



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Cécile Caby, l'ouvrage intitulé : *Un éloge de Camaldoli pour Pierre le Goutteux. La Heremi descriptio de Ludovicus Camaldulensis monachus*, Firenze University Press (Fragmentaria. Studi di storia culturale et antropologia religiosa), 2021, 110 p. et 7 ill. dans le texte.

La Petite Thébaïde Lindsay peinte vers 1470-1480 donne l'une des représentations, à la mode dans les milieux florentins cultivés du XV<sup>e</sup> siècle, de la vie érémitique des Pères, en de multiples scénettes, dans un « désert » montagneux paradoxalement vivifié par les eaux courantes d'une rivière et parsemé d'arbres de diverses espèces. Dans ce tableau, prennent place aussi de manière originale des scènes inspirées par la tradition monastique occidentale du deuxième millénaire, parmi lesquelles on reconnaît nettement, dans l'angle supérieur droit, le site caractéristique de l'ermitage de Camaldoli, fondé par Romuald au nord d'Arezzo en 1023-1027. Ce détail, reproduit à dessein sur la couverture, est l'un des indices attestant la promotion de Camaldoli, ce lieu solitaire par excellence, auprès des lettrés toscans du temps. Outre les représentations figurées, de nombreux textes s'en sont fait l'écho, dans le sillon tracé au début du siècle par le prieur général de l'ordre camaldule Ambrogio Traversari, proche des Médicis et éminent traducteur de textes grecs – entre autres, du *Pré spirituel* de Jean Moschus, porteur de la tradition spirituelle orientale de l'érémisme. L'Ermitage de Camaldoli est alors devenu le cadre tout désigné de la mise en scène de dialogues humanistes, depuis celui que Girolamo Aliotti consacra à l'exaltation de l'étude des moines (1441-44) jusqu'aux célèbres *Disputationes Camaldolenses* (vers 1474). Ce texte fameux de Cristoforo Landino, saturé de références aux auteurs de l'Antiquité classique, rend aussi manifeste l'intérêt porté par les maîtres de Florence et de la Toscane aux préoccupations humanistes, faisant dialoguer Laurent de Médicis et son frère Giuliano avec Leon Battista Alberti et Marsile Ficin.

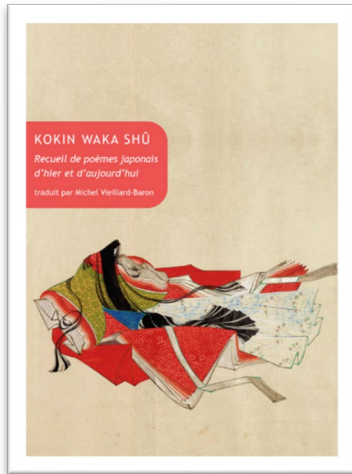
La petite œuvre ici publiée par Cécile Caby (350 lignes dans l'édition critique) s'inscrit dans ce courant. Écrite à Florence vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, elle est même l'attestation précoce de la fascination suscitée par l'Ermitage dans les milieux lettrés florentins. C'est un livret dépourvu de titre, mais qu'il convient de désigner comme l'*Heremi descriptio*. Tel est en effet l'objet principal de son auteur : faire voir par le menu les cellules et leurs jardinets, l'église et les bâtiments communautaires, savamment répartis dans un espace clôturé par une rangée de pins et tirant son agrément de l'ingénieux système de distribution de l'eau, et inscrits dans un paysage qui deviendra emblématique : la haute montagne, et la forêt dense propice à la méditation sous ses grands arbres dispensateurs d'une ombre rafraîchissante.

Produite par le moine camaldule *Ludovicus*, ancien comte de Porciano entré dans l'ordre et retiré à Camaldoli au début des années 1440 avant de gagner Florence dans la décennie suivante, cette description où abondent les réminiscences virgiliennes avait attiré l'attention du grand érudit toscan Angelo Maria Bandini († 1803), à qui on doit une copie annotée du texte, reprise au XIX<sup>e</sup> siècle dans une autre copie moderne. Il manquait cependant une édition critique, jamais réalisée par Bandini. C'est elle que fournit ici Cécile Caby, experte à la fois de l'histoire de l'ordre des Camaldules et des relations étroites entre humanistes et ordres religieux au XV<sup>e</sup> siècle. Elle tire profit dans ses notes infrapaginales des annotations des érudits modernes qui s'étaient intéressés à l'œuvre avant elle, mais fonde son édition sur un manuscrit qu'ils ignoraient. Écrit sur papier dans une belle cursive humanistique par Niccolò Fonzio, copiste connu pour ses liens avec les milieux humanistes, ce livret de 18 folios enserrés dans un simple bifolio de parchemin présente sur le premier folio le dessin du blason et la devise de Pierre le Goutteux, à qui il fut vraisemblablement offert comme exemplaire de dédicace vers 1464-1465. Jamais intégré dans la bibliothèque d'apparat de celui-ci, il n'a plus laissé de traces dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, avant de réapparaître au XIX<sup>e</sup> siècle seulement dans la collection de Sir Thomas Phillips, puis il fut finalement acquis en 1971 par le Ministère de l'Instruction Publique d'Italie pour être versé dans le fonds Vittorio Emanuele (n°1447) de la Biblioteca Nazionale di Roma.

L'œuvre a certainement été rédigée au temps du priorat du camaldule Mariotto Allegri (1453-1478). Celui-ci, Arétin d'origine, disciple de Traversari et réformateur dans la ligne de son maître, fut

probablement le promoteur de la rédaction, singulière jusque dans son audacieuse péroration qui évoque l'ermitage en plein hiver sous la neige abondante. Dans sa ligne directrice, le texte combine les deux images fortes du *locus amoenus* des Anciens et de l'*hortus conclusus* de l'Écriture, et y ajoute l'exaltation d'un haut lieu de sacralité, « fondé sur les larmes des Pères » et dispensateur d'indulgences. Cécile Caby présente successivement la tradition médiévale et moderne de l'œuvre, puis son auteur et son milieu de production et de première réception, et met ensuite en lumière la tradition textuelle et figurative de la description de l'ermitage, avant de donner le texte intégral de la *descriptio*. Conduite avec compétence, sobriété et densité à la fois, cette étude assortie de l'édition bienvenue d'un texte méconnu et original contribue à illustrer concrètement l'idéal d'*otium* intellectuel cultivé en Toscane au XV<sup>e</sup> siècle, où il fut entretenu par le patronage politique et culturel de la famille Médicis.

Nicole Bériou



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le *Recueil de poèmes japonais d'hier et d'aujourd'hui* (*Kokin waka-shû*), traduit depuis le japonais classique, préfacé et annoté par Michel Vieillard-Baron, ouvrage publié en 2022 aux éditions des Belles Lettres, dans la collection « Japon » (514 pages, suivi du répertoire des noms de poètes et poétesses, ainsi que d'un index des poèmes suivant l'ordre alphabétique du premier vers dans l'original).

M. Vieillard-Baron est professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, Paris) et chercheur à l'Institut français de recherche sur l'Asie de l'Est (IFRAE). Spécialiste internationalement reconnu notamment de la poésie japonaise classique et des développements théoriques dont elle a fait l'objet pendant l'époque dite de Heian (794-1185) et au moyen âge, il a notamment publié *Fujiwara no Teika (1162-1241) et la notion d'excellence en poésie*.

*Théorie et pratique de la composition dans le Japon classique* (Bibliothèque de l'Institut des hautes études japonaises, Paris, Collège de France / Institut des hautes études japonaises, 2001, 531 p.), ainsi que le *Recueil des joyaux d'or et autres poèmes*, traduction d'un manuscrit poétique conservé au musée national des Arts asiatiques Guimet (Les Belles Lettres, 2015, 243 p.).

Nul n'était donc mieux qualifié que lui pour se lancer dans la traduction intégrale du plus grand monument de la poésie japonaise classique, le *Kokin waka-shû*, dont l'importance est à souligner à plusieurs titres.

S'il ne s'agit pas de la première anthologie de poèmes en langue japonaise – le *Recueil des myriades de feuilles* (*Man.yô-shû*) avait montré la voie dès le VIII<sup>e</sup> siècle –, c'est la toute première à être compilée sur ordre impérial (*chokusen-shû*). Commandée en effet par l'empereur Daigo (r. : 897-930), elle est présentée au souverain par ses compilateurs, les poètes Ki no Tsurayuki (?-945 ?), Ki no Tomonori (?-906 ?), Ôshikôchi no Mitsune (?- ?) et Mibu no Tadamine (?- ?), en 905 d'après les études les plus récentes (préface, p. 21).

De plus, le recueil est noté à l'aide de syllabogrammes *kana* – aujourd'hui appelé *hiragana*, ce système de transcription de la langue japonaise vient tout juste d'être mis au point au sein de la cour impériale, et notamment dans les cercles poétiques réunis autour des épouses impériales et des impératrices, comme le rappelle M. Vieillard-Baron dans sa préface (p. 14).

Si le *Man.yô-shû* constitue la « somme de la poésie antique » (p. 12), le *Kokin waka-shû* se présente comme le continuateur de cette première anthologie puisque ses compilateurs sont chargés par le souverain de recueillir les meilleures compositions poétiques depuis le *Man.yô-shû* jusqu'au présent règne, ce dont atteste son titre (*kokin*, « d'hier et d'aujourd'hui »). Le *Kokin waka-shû* prolonge, certes, le *Man.yô-shû*, mais il resserre aussi son contenu notamment en termes de genres poétiques : le recueil du VIII<sup>e</sup> siècle est en effet caractérisé par une grande variété formelle, alors que l'anthologie commandée par Daigo est essentiellement constituée de « poèmes brefs » ou *tanka*, composés de trente et une mores réparties sur cinq vers de 5, 7, 5, puis 7 et 7 mores respectivement. Déjà présente dans le *Man.yô-shû*, cette forme s'impose dans le *Kokin waka-shû*, au point qu'elle y est qualifiée de *waka* (« poème japonais »), d'où le titre du recueil. Comme le rappelle M. Vieillard-Baron, à l'exception de neuf pièces, « tous les poèmes du *Recueil* – soit mille cent deux poésies – sont des quintains de trente et une syllabes, des *waka* au sens strict, la forme poétique par excellence » à l'époque de sa compilation (p. 33). Le triomphe de ce genre dans l'anthologie précipitera la disparition des autres formes dans les recueils suivants. Le *Kokin waka-shû* est également conçu comme une œuvre de fondation politique : il sert non seulement à manifester la gloire du règne, mais aussi – ce qui revient en quelque sorte au même – de « défense et illustration de la langue japonaise », en revendiquant un usage légitime de cette langue, longtemps cantonnée à la sphère privée, comme langue poétique officielle en plus du chinois, donc comme véhicule de la civilisation et, partant, comme expression de l'autorité impériale. Autrement dit, c'est une affaire d'État. Il exprime l'ambition culturelle de la cour japonaise de négocier un espace d'expression vis-à-vis de la norme représentée par la langue chinoise et de son prestige. En d'autres termes, le geste impérial instaure avec le *Kokin waka-shû* une nouvelle

configuration touchant les pratiques scripturaires dans le Japon pré-contemporain, étant donné la prééminence de la poésie sur tous les autres genres d'expression subjective, y compris la prose romanesque. De fait, le recueil servira de modèle absolu, car prolongé par vingt autres anthologies compilées sur ordre impérial jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Le *Kokin waka-shû* doit enfin son importance fondatrice à la présence, en tête du recueil, de deux préfaces, l'une en japonais (*kana-jo*) et l'autre en chinois (*mana-jo*), qui constituent les premiers grands textes théoriques portant sur la poétique japonaise. Notons que la préface en chinois – pourtant rédigée sans doute en premier et source d'inspiration de la seconde – sera rapidement reléguée à la fin du recueil, voire supprimée dans les manuscrits, comme le rappelle M. Vieillard-Baron (p. 24), alors que la préface en *kana* servira de pierre de fondation à la réhabilitation et à la théorie de la poésie en langue japonaise, au point de circuler même indépendamment du recueil.

L'imposante préface (p. 11-45) s'attache à historiciser le recueil et à offrir des clés indispensables pour mieux saisir les caractéristiques de la poésie japonaise classique, en abordant notamment le contexte historique jusqu'à la veille de la compilation du *Kokin waka-shû*, le processus de constitution du recueil lui-même, sa structure, les figures poétiques du genre *waka* attestées dans l'anthologie (« mots oreillers », *makura-kotoba*, « motif initiateur », *jo-kotoba*, « mots pivots », *kake-kotoba*, « mots associés », *engo*, « identifications fictives », *mitate*, et les sites célèbres chantés en poésie, *uta-makura*), ainsi que sa tradition manuscrite. Elle est suivie par la traduction complète de l'anthologie en faisant figurer en vis-à-vis la transcription du poème japonais et sa traduction française (p. 53-478). Si des traductions partielles en français avaient été publiées depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, il convient de relever qu'il s'agit de la toute première traduction intégrale de l'anthologie dans cette langue, alors qu'un travail semblable avait été déjà accompli en anglais<sup>2</sup>, en italien<sup>3</sup> et en russe<sup>4</sup>. Cette traduction comble donc un manque criant, avec d'autant plus de bonheur qu'elle allie l'élégance à l'érudition et à la précision. Elle fait d'ores et déjà date, et s'impose comme une référence incontournable pour l'étude de la poésie et de la culture japonaise classiques.

Claire-Akiko Brisset

<sup>1</sup> GAUTHIER, Judith et SAIONJI Kinmochi, *Poèmes de la libellule*, Paris, Gillot, 1884 ; REVON, Michel, *Anthologie de la littérature japonaise des origines au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie Delagrave, 1910 ; BONNEAU, Georges, *Chefs-d'œuvre du Kokinshû*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1934 ; BONNEAU, Georges, *Le monument poétique de Heian : Le Kokinshû*, vol. 1 : Traduction de la Préface de Tsurayuki, Supplément au volume premier, Préface chinoise de Ki no Yoshimochi, vol. 2 : Chefs d'œuvre (traduction partielle), vol. 3 : Texte intégral, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1933-1935 ; RENONDEAU, Gaston, *Anthologie de la poésie japonaise classique*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1971 ; GARDE, Renée, *Songe d'une nuit de printemps. Poèmes d'amour des dames de Heian*, Arles, Philippe Picquier, 1998 ; PETIT, Bertrand et YOKOYAMA, Keiko, *L'amour-poème : poèmes extraits du recueil Kokin wakashû, X<sup>e</sup> siècle, époque Heian*, Paris, Alternatives, 2009.

<sup>2</sup> WAKAMEDA, Takeji, *Early Japanese Poets, Complete translation of the Kokinshiu* [sic], Londres, Eastern Press, 1922, et Tôkyô, Yûhōdō, 1929 ; HONDA, Heihachirō, *The Kokin Waka-Shu, The 10th-Century Anthology Edited by The Imperial Edict*, Tôkyô, Hokuseidō, 1970 ; RASPLICA RODD, Laurel et HENKENIUS, Mary Catherine, *Kokinshû. A Collection of Poems Ancient and Modern*, Tôkyô, University of Tôkyô Press / Princeton University Press, 1984 ; MCCULLOUGH, Helen Craig, *Kokin Wakashû, The First Imperial Anthology of Japanese Poetry*, Stanford, Stanford University Press, 1985.

<sup>3</sup> SAGIYAMA, Ikuko, *Kokin Waka shû, Raccolta di poesie giapponesi antiche e moderne*, Milan, Ariele, 2000.

<sup>4</sup> DOLIN, A. A., *Kokin wakashû, Sobranie starykh i novykh pesen Iaponii*, 3 vol., Moscou, Radouga, 1985.